



Parcours : Suis fortiter insectat adlaudabilis
matrimonii. Optimus quinq

Vivant

LES ENFANTS AIMERAIENT LA NATURE ET LES ANIMAUX. Il suffit d'observer la production de jouets et d'albums pour enfants pour constater la curieuse « biophilie » qu'on attribue aux enfants. Le sociologue Julien Vitores souligne d'un côté la dimension idéologique du rapprochement entre enfant et animalité ou nature et de l'autre les différences de socialisation à la nature en fonction du genre et de la classe sociale.

De nombreux·ses anthropologues et philosophes ont par ailleurs souligné la généalogie coloniale, capitaliste et patriarcale du concept de Nature qui permet de désigner dans le même geste les ressources dont il faudrait être « maître et possesseur » (les terres, les plantes, les corps) ou de criminaliser ceux qui en seraient exclu·es (les *queers* « contre-nature », les populations autochtones des parcs nationaux, les « mauvaises » herbes des villes ou des champs, etc.). Le concept amène une réduction des types de relations que nous, humain·es, entretenons à notre environnement (soit l'exploitation, soit le plaisir esthétique) et ne permet pas d'observer comment les êtres humain·es et les autres êtres vivants sont le produit d'une co-existence plurimillénaire. Plutôt que d'observer la Nature, il s'agirait alors d'affiner notre sensibilité à la diversité des êtres vivants qui nous entourent et aux relations qui se nouent entre eux, et entre eux et nous. Dans les luttes contre les grands projets inutiles et imposés, des militant·es ont su réfléchir à ces questions. Certains groupes de naturalistes ont même tenté des « alliances » avec les espèces locales, par exemple

en creusant des mares pour faire revenir des tritons protégés ou en implantant des lentilles d'eau dans une méga-bassine. En 2019 et 2022, plusieurs polémiques ont montré comment l'école peut aussi être un champ de bataille sur ces sujets. Ce sont d'abord des syndicats agricoles qui dénoncent les interventions de l'organisme L214 Éducation sur les besoins des animaux, réussissant à obtenir une note écrite du ministère de l'Éducation nationale et de celui de l'agriculture rappelant que L214 Éducation n'était pas « agréée » (même si une association n'a pas forcément besoin de l'être pour intervenir dans les écoles). Les années suivantes, ce sont notamment le journaliste Hugo Clément puis l'association Greenpeace qui ont dénoncé l'intervention des lobbies du lait et de la viande dans les écoles françaises. Différentes manières de penser nos relations au vivant s'affrontent ici. La sociologie nous indique que ces relations ne sont pas si « naturelles » qu'on voudrait le dire et sont le produit de socialisation spécifique et différenciée. Ce constat permet finalement de dégager une place pour les espaces éducatifs sur le sujet. Que pourraient alors produire ces déplacements dans un contexte pédagogique ?

Valoriser la biodiversité

Le jour de la rentrée, j'aime présenter l'arbre sous lequel la classe se retrouve à la fin de la récréation. « Je vous présente le mico-coulier ». Non seulement il a un nom rigolo mais il permet soudainement de se rendre compte qu'il y a plusieurs essences d'arbres dans la cour. Il s'agit de faire exister la présence de ces acteurs de la récréation que sont les arbres, mais aussi les oiseaux, les insectes et autres petites bêtes qui la peuplent et avec lesquels il s'agira désormais de vivre en bon voisinage. Sans objectif encyclopédique, il semble important de valoriser la diversité du vivant et de ses « manières d'être » en remettant en cause les hiérarchies entre les êtres vivants. Les enseignant-es peuvent s'adosser sur plusieurs organismes comme le Muséum d'histoire naturelle de Paris qui proposent des programmes de recherches collaboratives à

mener avec les classes. À ce titre, les recherches de biologie remettant en cause les catégories politiques avec lesquels elles ont été produites mériteraient d'être didactisées et introduites plus largement dans les salles de classe. Que cela soit par la centralité donnée à la reproduction, au mâle « dominant » dans les organisations animales, aux relations de concurrence dans l'évolution ou aux conflits territoriaux, les sciences ont en effet longtemps donné une image d'une nature profondément inégalitaire, violente et patriarcale. Des études déconstruisent aujourd'hui les catégories avec lesquels les scientifiques ont observé les êtres vivants et mettent en lumière une diversité immense d'organisations, de relations et de manière d'être au monde. Cette question de la variabilité infinie du vivant doit aussi entrer en échos avec une approche non-normative de l'enseignement du corps humain et de ses transformations (notamment à la puberté).

Être interdépendant-es

Le concept d'écosystème est déjà largement présent dans les *curricula* à l'école. Il est un concept puissant, adossé à celui d'interdépendance, pour réfléchir aux différentes relations qu'entretiennent les êtres vivants en eux, et nous avec eux. En classe, après un recensement des espèces, on peut facilement tracer des schémas pour comprendre le rôle écologique de chacun et l'importance de toutes les espèces dans un écosystème donné. La question de l'interdépendance entre par ailleurs en échos avec les valeurs de coopération que portent les pédagogies nouvelles au sein de l'école et du secteur de l'animation. À l'instar de la figure de la symbiose travaillée par Donna Haraway, elle permet de créer de nouveaux imaginaires propres à inspirer les productions d'écrits, les métaphores pédagogiques ou la littérature. Des maisons d'édition jeunesse, comme la collection Ronces chez Albin Michel, produisent d'ailleurs aujourd'hui d'autres récits sur le vivant que cela soit via la fiction ou le documentaire. Dans une perspective de pédagogie critique, on pourra s'interroger non pas

uniquement sur comment préserver l'écosystème, mais aussi sur comment favoriser le foisonnement des relations et des êtres. Nous pouvons à ce titre intervenir pour rendre les environnements pédagogiques plus propices à l'installation ou retour d'espèces animales et végétales. La proposition de labellisation d'écoles par la Ligue de protection des oiseaux (LPO) va dans ce sens. La débitumisation des cours d'école dans plusieurs municipalités aussi.

Franchir les frontières

S'il peut y avoir un enjeu à créer des relations plus amicales avec la légénaire domestique (une araignée) qui habite sous la bibliothèque de la classe, nouer des relations avec le vivant signifie souvent sortir en dehors de la classe. Depuis le Covid, la pratique de la « classe dehors » est devenue de plus en plus populaire chez les enseignant-es. Il s'agit de sortir régulièrement dans un espace à l'extérieur de l'école, souvent qualifié de « naturel » (un parc, une forêt, un terrain vague, etc.). Sa promotion a souvent été accompagnée de discours « naturaliste » sur les bénéfices cognitifs et citoyens du « bain de nature ». Tout en incitant à franchir les frontières de l'institution scolaire, ces discours reproduisaient une frontière entre nature et culture, qui participaient à invisibiliser à la fois les différences d'expérience enfantine de la « nature » mais aussi toute une part des relations entre humains et non-humains qui se jouent, notamment dans les contextes urbains. Isabelle Cambourakis dans un texte sur la classe dehors pour la revue *Z* appelait à valoriser « les usages plus pirates du territoire », que je reformulais plus tard par un appel à construire une « didactique contre-nature » de la classe dehors. Il s'agit par-là de refuser la hiérarchisation entre les objets perçus, ne pas invisibiliser par exemple toutes les personnes, souvent racisé-es et largement invisibilisé-es, qui produisent notre milieu de vie (des *kebabs* dont parle Isabelle, aux jardiniers des Parcs et jardins). Il pourrait être intéressant de produire les histoires de ces co-évolutions entre humains et non-

humains et d'historiciser les paysages (beaucoup de forêts françaises sont par exemple des produits de la sylviculture) et les espèces. Sur le sujet, on pourra être sensible aux questions de migration des plantes et des animaux en montrant les liens étroits entre l'histoire de la faune et la flore locales et celles des humains qui y vivent. À Paris, la présence massive de perruches vertes est une entrée évidente qui permet de créer des liens avec l'histoire de la colonisation et de la mondialisation. Prendre en compte l'histoire des écosystèmes et de leurs évolutions permet en effet de mettre à distance une fétichisation des espèces endémiques qui reproduirait une sorte de « roman national » en biologie. Dans ce cadre, il s'agit à la fois de sensibiliser les élèves au risque du changement climatique et des pollutions sur le vivant, tout en gardant un regard critique sur la peur des « espèces invasives » dont des biologistes relèvent les échos xénophobes.

Mettre les mains dans la terre

Dans l'ouvrage collectif *Terres et liberté, manifeste antiraciste pour une écologie de la libération*, plusieurs auteurs-rices explorent les enjeux antiracistes liés au lien à la terre. Maya Minhindou explore, à travers plusieurs trajectoires d'exil, d'éloignement forcé ou de catastrophe, l'enjeu existentiel d'avoir « les mains dans la terre » (elle a publié d'ailleurs un très bel album pour enfant sur le sujet : *Seul le sol*). Shela Sheika, quant à elle, raconte le projet Sakiya à Ramallah en Palestine et l'importance qu'y prend l'idée de « rewilding pedagogy ». Le ré-ensauvagement « réalise deux mouvements essentiels : éduquer à la longue histoire de la dépossession coloniale, de la ruine de la terre et de nos relations avec elle ; et s'engager dans une pratique intime de réparation *de et avec* la terre ». En France, les quartiers populaires sont souvent des lieux de dépossession de la terre : terre d'exil, terre polluée, terre bétonnée. Si les pédagogies critiques se définissent par la conscientisation, elles se doivent aussi comme l'écrit bell hooks d'être « une pédagogie de l'espoir ». Cela permet de relire à nouveaux frais des

pratiques déjà existantes portant sur la subsistance et le soin. On pourra relire les programmes d'histoire, de géographie et de science à l'aune des questions paysannes et de santé ou valoriser les savoir-faire populaires que cela soit de jardinage ou de cuisine. ■

ARTHUR SERRET,
professeur des écoles, collectif Questions de classe(s)

➔ Pour aller plus loin

VITORES JULIEN, *La nature à hauteur d'enfants*, La Découverte, 2025.

HARAWAY DONNA J., *Vivre avec le trouble*, Les Éditions des mondes à faire, 2020.

OUASSAK FATIMA (dir.), *Terre et Liberté, Manifeste antiraciste pour une écologie de la libération*, Les Liens qui libèrent, 2025.